

A PROPOS DE « BIUTIFUL »

par Alejandro Gonzalez Iñárritu

Après avoir parcouru le monde avec « Babel », je trouvais que j'avais suffisamment exploré la multiplicité des angles, des structures fragmentées et des histoires croisées. Chacun de mes films a été tourné dans une langue différente, dans un pays différent, avec des structures et des échelles différentes. J'étais tellement épuisé après « Babel » que je m'amusais à dire que mon prochain film se concentrerait sur un seul personnage, se déroulerait dans une seule ville, avec une histoire simple et dans ma propre langue... et voilà. « Biutiful » est un condensé de tout ce que je n'avais jamais fait : une histoire linéaire portée par un personnage unique.

Je voulais décrire une existence complexe dans sa plus simple expression. D'une certaine façon, « Biutiful » développe à nouveau un thème qui m'obsède depuis toujours : la paternité – la peur de perdre son père, de devenir père, et ce moment précis où vous commencez à devenir votre propre père et où vos enfants deviennent vous. C'est également un film sur la perte – parce qu'au bout du compte, nous sommes aussi ce que nous avons perdu. C'est le même sujet, mais traité différemment. Ici, je voulais détruire les illusions et révéler la vérité avec la puissance non équivoque de l'intime. Oui, faire de l'intime le nouveau Punk.

Le point de départ d'un film est toujours quelque chose de très vague pour moi – une bribe de conversation, une scène entraperçue à travers la vitre d'une voiture, un rai de lumière ou quelques notes de musique. « Biutiful » a commencé par un matin froid d'automne 2006, pendant que mes enfants et moi préparions le petit-déjeuner. J'ai mis par hasard un CD du concerto pour piano de Ravel en sol majeur. Quelques mois plus tôt, nous avions écouté le même concerto de Ravel pendant un trajet familial en voiture, sur la route qui va de Los Angeles au Festival du Film de Telluride. Le paysage de Four Corners était grandiose, mais dès que le morceau s'était achevé, mes deux enfants s'étaient mis à pleurer en même temps. La mélancolie, la tristesse et la beauté qui émanent de cette musique les avaient submergés. Ils n'auraient pas su l'exprimer. Ils l'avaient simplement ressenti. Quand ils l'ont à nouveau entendu ce matin-là, ils m'ont tous les deux demandé d'arrêter cette musique. Ils se souvenaient très précisément de son impact émotionnel et de la manière dont elle les avait bouleversés. C'est ce jour-là qu'un personnage est venu frapper à la porte de mon cerveau et m'a dit : « Bonjour, je m'appelle Uxbal.» J'ai passé les trois années suivantes avec lui. Je ne savais pas ce qu'il voulait, qui il était ni où il allait. Il était indifférent et pétri de contradictions. Mais pour être honnête, je savais comment je voulais le présenter et comment je voulais que ça se termine pour lui. C'est bien cela : je n'avais que le début et la fin.

Ce n'est qu'un an plus tard, alors que je marchais dans le quartier El Raval de Barcelone, que tout s'est mis en place. Barcelone est la reine de l'Europe. Elle est évidemment magnifique, mais comme toutes les reines, elle cache des atours beaucoup plus intéressants que cette beauté bourgeoise, certes indéniable, mais parfois ennuyeuse, devant laquelle tant de touristes et de photographes se sont extasiés. Depuis que, dès mes dix-sept ans, j'ai parcouru le monde en travaillant comme préposé au nettoyage des sols sur un cargo, je suis attiré, curieux et fasciné par les quartiers dérobés que personne ne voit. C'est ce qui me plaît le plus. Ce monde nouveau, divers, complexe, marginal et multiethnique qui s'est récemment créé à Barcelone et dans la plupart des grandes villes européennes. C'était impossible à imaginer quand j'ai découvert Barcelone à dix-sept ans. Mais ce jour-là, j'ai senti tout de suite qu'Uxbal appartenait à cet

endroit, je savais qu'il faisait partie de cette communauté éclectique et vibrante qui est en train de redessiner le monde.

Au cours des années soixante Franco a fait venir des centaines de milliers de personnes originaires de différentes régions d'Espagne en Catalogne, et a tenté d'en détruire la culture, en les empêchant de parler le Catalan. Au cœur d'une terrible crise économique, les Castellans – la plupart venant d'Estrémadure, d'Andalousie et de Murcia – sont devenus des immigrés à l'intérieur de leur propre pays. Ils ont été assignés à une banlieue de Barcelone, Santa Coloma, et on les a désignés sous le nom de « Charnegos » une appellation péjorative en référence aux immigrés sans argent et à leurs enfants. Dans les années 80 et 90, avec le retour de la croissance, les « Charnegos » ont commencé à quitter Santa Coloma, qui est alors devenue une terre d'accueil pour les immigrés du monde entier. Bien que El Raval, le « quartier chinois », soit connu pour être le plus diversifié de Barcelone, c'est Santa Coloma et le voisinage de Badalona dont je suis tombé amoureux. Là-bas, les Sénégalais, les Chinois, les Pakistanais, les bohémiens, les Roumains et les Indonésiens vivent tous ensemble, en paix, sans problème, et chacun parle sa propre langue sans avoir l'envie ou le besoin de s'intégrer à l'Espagne.

Et franchement, il semble que la société n'ait pas eu l'envie de les intégrer non plus.

C'est un quartier qui n'a pas été aseptisé. Il est humain. Il a une odeur, une texture et ses propres contradictions. C'est un véritable exemple de communauté, et il porte en lui l'ADN d'une forme idéale de Nations Unies. Les migrations et la mixité qui, par le passé, ont mis près de trois cent ans à se faire, se sont produites ici en seulement 25 ans. Bien sûr, cela ne s'est pas fait sans douleur ni tragédie. Chaque année, des centaines d'Africains meurent noyés en essayant d'atteindre les côtes espagnoles. Ces images sont difficiles à regarder. Et on peut lire chaque jour des articles sur la manière dont les immigrés chinois sont maltraités et exploités à travers l'Europe. Rien qu'en Grande-Bretagne, il y a un million de Chinois, comme le décrit Hsiao-Hung Pai dans son livre « Chinese Whispers : The True Story Behind Britain's Hidden Army of Labor ». Contrairement à ce qui se passe aux Etats-Unis, ces populations ne viennent pas en Europe pour se fondre dans la culture locale. Les recherches que j'ai conduites m'ont appris que la plupart d'entre eux viennent là pour survivre et aider ceux qu'ils ont laissés derrière eux.

Mais bien plus que ces aspects sociologiques, par ailleurs passionnants, c'est l'émotion qu'ils ont suscitée en moi qui a servi de contexte à « Biutiful ». Quand un film n'est pas un document, c'est un rêve. Et un rêveur est toujours seul, comme le peintre est seul devant sa toile blanche. Et être seul, c'est poser des questions (comme l'a dit Godard). Et faire un film sert à y répondre.

J'ai écrit une biographie précise de chaque personnage. Les principaux, mais aussi les chinois et africains. Chacun devait avoir un passé et une raison d'être, afin qu'ils ne soient jamais utilitaires. Je l'ai fait pour apprendre à les connaître et pour aider les acteurs à comprendre d'où venaient les personnages qu'ils incarnaient. Uxbal est né « Charnego » et il fait partie des 10% des gens parlant le castillan qui sont restés à Santa Coloma. Les immigrés ne lui sont pas étrangers. Il a grandi avec eux. Il travaille avec eux. Traverser ce quartier un dimanche est une expérience physique, spirituelle et émotionnelle. Vous pouvez voir des gitans chanter en groupes dans les rues, tandis que des Musulmans prient dans un parc ou psalmodient à travers les haut-parleurs d'une petite mosquée, et qu'une église catholique est remplie de Chinois. Je voulais que mon histoire soit du même ordre : un voyage physique, spirituel et émotionnel.

A partir de cette visite à Barcelone, mon inconscient s'est mis à me dicter l'histoire de manière compulsive. Ma fille Maria Eladia m'a dit que lorsqu'un hibou meurt, il crache une boule de poil

de son bec. Cette nuit-là, j'ai rêvé de cette image. Ensuite, tout a commencé différemment. J'ai vu Uxbal comme un être pétri de contradictions : un homme dont la vie est tellement occupée et compliquée qu'il ne peut même pas mourir en paix, un type qui protège les immigrés tout en exploitant leur travail. Un homme de la rue qui a un don spirituel, qui parle avec les morts et les guide vers la lumière... mais qui se fait payer en échange ; un père de famille au cœur brisé, avec deux enfants qu'il aime, mais avec lesquels il ne peut pas s'empêcher de s'emporter ; un homme dont tout le monde dépend mais qui dépend aussi des autres ; un homme primitif, simple et humble, doué d'une intuition profonde et extra-lucide.

Un soleil entouré de planètes satellites. Je le voyais comme un graphique dont le corps est la rue, le cœur est la famille et l'âme est à la recherche du père absent. Avant de commencer à écrire le scénario, j'ai dessiné une carte. J'ai tracé deux cercles en spirale et une ligne qui définissait graphiquement le voyage d'Uxbal et son état d'esprit. Une spirale allait de l'intérieur vers l'extérieur. Elle représentait sa vie quotidienne, incontrôlable. L'autre spirale allait de l'extérieur vers l'intérieur. Elle incarnait le cœur d'Uxbal, s'aventurant profondément vers des terres de plus en plus intenses. Et puis j'ai dessiné une ligne croisant les deux spirales : l'esprit.

Mon père disait toujours que les gens qui gagnaient peu d'argent ou bien les chauffeurs de taxi ne pouvaient pas se permettre d'être déprimés. « C'est un luxe réservé aux riches » disait-il. La vie ne leur permet pas de mourir. Uxbal est ainsi : un homme seul, désespéré, à la recherche d'un père qu'il n'a jamais connu.

Après avoir écrit la première version du scénario, j'ai décidé d'inviter les auteurs Armando Bo et Nicolás Jacobone à m'accompagner dans ce processus. Ecrire ne m'était pas inconnu, mais l'expérience m'a appris que, pour l'écriture d'un scénario, qui correspond à une phase très en amont de la réalisation et qui requiert certaines techniques, la collaboration peut être extrêmement fructueuse. Armando Bo est un réalisateur de publicité très influent et réputé que je connais depuis des années. Son cousin Jacobone est un auteur qui a écrit plusieurs nouvelles et dont le premier roman est sur le point d'être publié. Tous deux sont jeunes, talentueux et obsédés par le football argentin. Ils ont apporté une innocence et une fraîcheur particulière au film. C'était la première fois qu'ils faisaient ça, mais sûrement pas la dernière.

Dès l'écriture de "Biutiful" j'avais Javier Bardem en tête pour incarner Uxbal. Personne d'autre n'aurait pu apporter au personnage ce qu'il lui a donné. Je n'aurais pas pu faire ce film sans lui, parce que pour moi, lui seul était Uxbal. Cela faisait des années que Javier et moi essayions de travailler ensemble. J'ai pensé que ce personnage serait le pont qui nous réunirait sur un plateau. Ma manière de travailler avec les acteurs n'est ni légère ni facile. Je me donne entièrement sur chaque projet et j'en demande autant aux acteurs. Je suis obsédé par la perfection, ou en tout cas par ce que je considère comme étant la perfection. Physiquement et émotionnellement c'est un voyage difficile. Ajouter Javier à l'équation, c'était comme réunir l'Affamé et l'Ogre... et chacun de nous voulait être satisfait. Javier n'est pas seulement un acteur extraordinaire. Il est unique. Tout le monde sait ça. Il se prépare jusqu'à l'épuisement et écrit des notes très détaillées sur son personnage. Il est impliqué, intense, et tout aussi obsédé par l'excellence. Mais ce qui le rend si particulier et unique c'est un poids, une gravité, une présence inquiétante à l'écran, qui viennent de son intensité, de sa vie intérieure si profonde. C'est une chose qui ne s'apprend pas, une chose angélique ou diabolique, que vous possédez ou que vous ne possédez pas.

Contrairement à mes précédents films, pour lesquels je tournais différentes histoires avec différents acteurs, durant quelques semaines, ce tournage a été long et intense. Javier était quasiment de chaque scène, portant littéralement le film sur ses épaules. La précision et

l'intensité émotionnelle nécessaires à ces scènes n'étaient pas simples à maintenir, surtout en jouant avec soit des acteurs non-professionnels soit des enfants. Au cours de l'automne et de l'hiver 2008/2009, Javier Bardem, l'homme que je connaissais, s'est effacé pour donner vie à Uxbal.

Nous savions que ça serait comme l'ascension de l'Everest, que chaque jour serait plus difficile que le précédent. Nous avons planifié et discuté ensemble de la route à prendre. J'ai préparé la grammaire visuelle et chaque aspect du film – l'ordre chronologique du tournage, les costumes, les décors, les mouvements de caméra et même les différents formats à utiliser à différents moments du film – afin qu'il puisse s'y retrouver et que nous puissions atteindre le but que nous nous étions fixé : partir d'un homme abrupt, tendu, dans le contrôle de lui-même et des autres, pour arriver à un homme libéré, qui comprend la reddition et qui acquiert une forme de sagesse lui permettant de voir et de sentir la lumière à travers sa propre souffrance. Nous nous sommes énormément donnés. Cette histoire nous a obligé à aller vers un terrain dangereux duquel il est parfois difficile de revenir. Un tel film vous épuise, mais cet effort extraordinaire, ce sacrifice, ont été proportionnels à l'immense satisfaction artistique que nous avons partagée.

Un des rôles les plus difficiles à écrire et à « caster » a été celui de Marambra. Les gens bipolaires, qui souffrent d'un désordre émotionnel, et qu'on appelle parfois maniaco-dépressifs, peuvent être trop facilement caricaturés. J'étais à la recherche d'une vibration et d'un esprit très spécifique. J'ai organisé de nombreuses séances de casting à travers l'Espagne, et j'ai vu un grand nombre d'actrices très talentueuses, mais je n'ai pas trouvé ce que je cherchais. Trois semaines avant le début du tournage, je ne l'avais toujours pas trouvée et j'étais sur le point de décaler le film. J'ai organisé un casting ouvert à tous en Argentine, et c'est là que nous avons découvert Maricel Alvarez. Juste en regardant sa vidéo, j'ai su que c'était elle. Maricel a pris un vol pour l'Espagne, et après avoir passé 24 heures sans dormir, et autour d'un texte qu'elle ne connaissait pas la veille, elle a passé les essais les plus incroyables que j'ai jamais vus. J'ai également fait des essais « caméra » avec elle, avant qu'elle ne retourne en Argentine douze heures à peine après son arrivée. Je l'ai mise en face d'une caméra pour la première fois de sa vie, je lui ai demandée de ne rien faire et d'imaginer certaines images ou des situations que je lui suggérais. Le plateau et l'équipe étaient très silencieux. Au bout d'une minute, j'avais la chair de poule et les larmes aux yeux. L'alchimie et la magie étaient là. Maricel a apporté le danger et la tendresse dont Marambra avait besoin. C'est une fantastique actrice de théâtre depuis des années, dont la palette et le talent sont très difficiles à trouver sur cette planète.

Pour le rôle d'Igé, nous avons vu plus de 1200 femmes en Espagne et au Mexique. Nous avons finalement trouvé Diaryatou Daff au cœur d'un quartier populaire de Barcelone, dans un salon de coiffure où elle travaillait. Elle est Sénégalaise et, comme des centaines de milliers d'autres femmes africaines, elle a risqué sa vie et quitté son pays pour trouver un travail et subvenir aux besoins des membres de sa famille. Sa vie n'a pas été facile. On l'a mariée à un homme de cinquante ans quand elle en avait quinze, selon la tradition sénégalaise où l'oncle du côté de la mère peut choisir le mari de sa nièce. Elle a fui cet homme violent et s'est mariée plus tard avec un jeune homme avec qui elle a eu un enfant. Vivant dans une petite ville à la situation économique désastreuse, elle a décidé de partir trouver du travail en Espagne. Elle n'avait pas vu son fils depuis trois ans quand elle a passé le casting. Travaillant nuit et jour, elle aide non seulement son mari et son enfant, mais également trente personnes qui dépendent du peu d'argent qu'elle a la possibilité d'envoyer au Sénégal.

Diaryatou avait toujours peur de perdre son emploi au salon de coiffure. Pendant qu'on répétait, j'étais conscient qu'elle comprenait intimement le personnage que je voulais qu'elle interprète.

Elle l'a fait avec une telle honnêteté et une telle profondeur – ne serait-ce qu'en portant un coussin comme si c'était son enfant, j'entendais sa voix trembler. L'histoire d'Igé était son histoire. Je n'avais jamais fait l'expérience d'une personne dont la vie est si proche du personnage qu'elle incarne. C'était comme si la réalité était en train de danser avec la fiction, là, devant mes yeux. Cela a énormément compliqué sa vie de faire le film, mais sa motivation pour parler au nom de millions de femmes dans sa situation était plus forte que tous les obstacles. J'ai toujours aimé le fait qu'Igé n'ait l'air au départ que d'un personnage secondaire, et que, sans que l'on s'y attende, elle devienne la pierre angulaire du récit. Elle est "Mama Africa" – une mère rationnelle, intelligente et aimante. C'est ce qu'est Diaryatou dans la vraie vie. Subtile, talentueuse, sensible, belle et, surtout, vraie.

Trouver des enfants est toujours difficile. Les scènes avec eux constituaient un véritable défi, à cause du sujet du film, et en plus le physique de Javier Bardem et de Maricel ne facilitait pas les choses. Nous avons trouvé Guillermo, qui joue Mateo, assez vite, mais trouver la fille d'Uxbal nous a rendu très nerveux. Deux semaines avant le tournage, alors que nous nous étions résignés et avions décidé d'avancer sans elle, en espérant qu'on finirait par la trouver, j'étais en train de faire un repérage dans une école locale où nous allions tourner. Soudain, Ana, élève dans cette école, m'a tapé dans le dos et m'a demandé ce que je faisais. Je me suis retourné et je l'ai vue. J'ai dit : "Je suis en train de faire un film." Elle m'a répondu : "J'adorerais jouer dedans". Et c'était l'évidence. Elle était un ange frappant à la porte d'un homme désespéré, qui avait cherché à travers toute l'Espagne sans savoir que la réponse était sous son nez.

Je pourrais passer des heures à vous raconter qui sont Eduard Fernández, Ruben Ochandiano, Cheng Tai Shen, Luo Jin, Martina Garcia et tous les acteurs magnifiques qui ont composé le casting et qui étaient avec nous, mais je préfère que vous voyiez leur travail, qui est bien au dessus de tout ce que je pourrais dire sur eux.

Comme toujours, j'ai eu l'immense privilège de travailler sur ce film avec mes vieux complices, le même groupe de rock dont la basse, la batterie et les instruments rendent la musique plus riche et plus joyeuse, nous éloignant petit à petit du côté froid et technique de la partition, dont chaque film doit pouvoir se séparer, pour atteindre le pays des souvenirs, des désirs, de la logique, des rêves, de la suggestion et de la réalité subjective de la lumière et des images.

Comme toujours, j'ai dédié ce film à un membre de ma famille – non pas parce qu'ils font partie de ma famille, mais parce qu'ils sont la raison, la source, celui ou celle à qui j'ai directement envie de parler à travers le film.

Celui-ci est dédié à mon père, et il sait bien pourquoi.

Alejandro Gonzalez Iñárritu